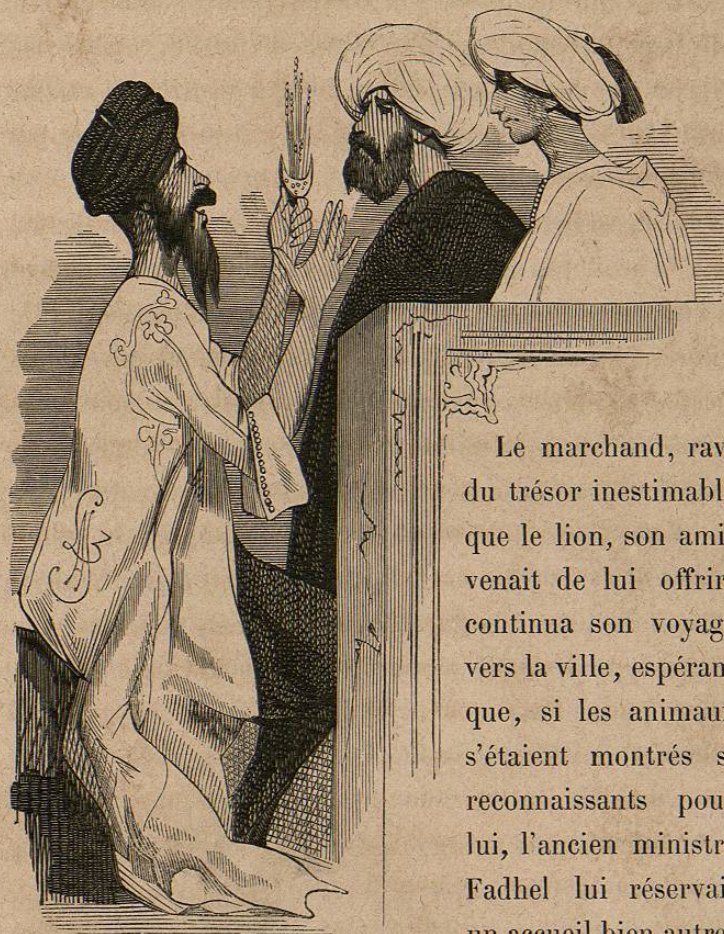


rendre service pour service. Voilà assez d'or pour te consoler du pillage des voleurs.

Notre homme remercia le singe avec effusion, et dès qu'il se fut habillé, il se remit en route, avec le seul regret d'avoir perdu son bon cheval, car il l'eût porté si rapidement chez l'ancien ministre qu'il croyait trouver à la ville voisine. Tandis qu'il cheminait en songeant à son aventure, les rugissements d'un lion se firent entendre à quelques pas de lui. Saisi de frayeur, il chancelle et tombe sur ses genoux; mais le lion, qui l'a soudain reconnu, vient à lui en agitant sa queue en signe de joie, et lui dit : — Viens, mon ami, mon bienfaiteur, viens me visiter dans ma caverne, car je veux aussi te témoigner ma reconnaissance.

Le marchand monta sur le dos du lion, qui l'emporta d'une course rapide à travers les sentiers de la forêt, jusqu'à son antre, creusé par la nature au pied d'une haute montagne. Chemin faisant, il avait raconté au lion le bon office que le singe venait de lui rendre. Le roi des animaux ne voulut pas céder en générosité à un des plus faibles sujets de son domaine, et après avoir déposé son hôte sur un lit de mousse dans son antre, il partit comme une flèche, courut par monts et par vaux, et finit par rencontrer dans une clairière le prince Béhadir, le méchant fils du sultan d'Alep, qui s'était égaré loin de sa suite, en allant à la chasse. Le lion sauta sur lui, le déchira d'un coup de sa griffe redoutable, et emporta son turban chargé de pierreries, qu'il revint déposer aux pieds de son hôte. Ce

turban était précisément orné de l'aigrette de diamants que Béhadir et Fadhel avaient extorquée au malheureux juif.



Le marchand, ravi du trésor inestimable que le lion, son ami, venait de lui offrir, continua son voyage vers la ville, espérant que, si les animaux s'étaient montrés si reconnaissants pour lui, l'ancien ministre Fadhel lui réservait un accueil bien autre-

ment agréable. La joie rendait sa démarche plus légère; et après avoir cheminé toute la nuit, il arriva avec l'aurore aux portes de la ville.

Il y avait là grande rumeur, et la nouvelle de la mort

du prince Béhadir circulait dans toutes les bouches. Ses serviteurs, après l'avoir longtemps cherché dans la forêt, avaient enfin découvert son corps défiguré; mais comme son riche turban n'était pas auprès de lui, ils répandirent le bruit que des voleurs avaient tué leur maître, et l'avaient ainsi mutilé pour faire croire qu'il était mort déchiré par les bêtes féroces.

Notre voyageur, pressé d'arriver à la demeure de son ami, n'avait pas prêté l'oreille aux récits qui occupaient la ville. Aussi quand, après les premiers témoignages de tendresse et de reconnaissance qu'ils échangèrent, il eut raconté à Fadhel ses aventures surprenantes et montré ses trésors, Fadhel reconnut aussitôt le turban du prince; mais il sut cacher la joie que lui causa cet événement, qui lui offrait l'espoir de rentrer en faveur auprès du sultan d'Alep. Il fit servir à son hôte un excellent repas; mais il eut soin de jeter à la fin, dans son gobelet, un narcotique puissant qui devait le plonger dans une léthargie de plusieurs jours. Puis il l'enferma dans une chambre secrète et partit pour Alep avec le turban.

— Prince, dit-il au sultan, la divine Providence m'a fait découvrir un des meurtriers de votre fils. Ce turban



lui appartenait; j'en reconnais les pierreries, qui ont été choisies par moi dans le trésor de la couronne, quand j'étais premier ministre.

Il éclata alors en lamentations avec des larmes si abondantes, que le sultan fut touché d'une douleur qui paraissait sincère, et se repentit d'avoir disgracié un homme dont l'attachement avait résisté à l'exil et à la misère.

Des gardes furent envoyés à la maison de Fadhel et le prisonnier fut amené aux pieds du sultan.

— Misérable, lui dit le prince, quel motif a pu te pousser à commettre un pareil crime? Meurtrier de mon fils, où sont tes complices?

Le pauvre marchand, dont la conscience était pure, resta tout interdit; et, quand on lui montra le turban couvert de pierreries, et qu'il reconnut à côté du trône le perfide Fadhel, il éprouva un tel saisissement qu'il ne put articuler un seul mot pour sa défense.

Le prince, voyant dans sa terreur un aveu muet de son crime, ordonna qu'il fût promené sur un âne par toutes les rues de la ville, accompagné d'un officier de justice qui publierait son forfait, et qu'ensuite on le plongeât dans un affreux cachot pour y mourir de faim.

La sentence reçut immédiatement son exécution. Le malheureux accusé fut livré à toutes les insultes de la populace, puis jeté dans un souterrain, sur un peu de paille pourrie mêlée à la terre humide. Dans cette affreuse situation, il eut tout le temps de se souvenir des conseils que lui avaient donnés les animaux de la forêt. Tandis qu'il

se consumait en proie à un désespoir inutile, le serpent se glissa dans le cachot par une étroite ouverture, qui laissait à peine pénétrer un peu d'air.

— Ami, dit-il au prisonnier, ne t'avais-je pas prédit que l'ingrat, retiré par toi de la fosse où la Providence l'avait fait tomber, reconnaîtrait ton bienfait par une trahison? Mais j'ai promis de te venir en aide, et ce n'est pas le moment de t'adresser des reproches. Prends cette herbe que j'ai apportée dans ma gueule. J'ai fait à l'épouse du sultan une blessure mortelle que cette herbe seule peut guérir. Le sultan, livré au plus violent chagrin, a promis sa faveur et les plus brillantes récompenses au médecin qui pourrait sauver la malade.

Le marchand se mit à frapper à la porte de son cachot avec les énormes chaînes dont il était accablé. Un geôlier, attiré par le vacarme qu'il faisait, vint lui parler, et courut annoncer que le prisonnier connaissait un remède secret pour guérir la morsure des serpents. On le conduisit auprès de la sultane, et dès que l'herbe magique fut appliquée sur son bras, la blessure fut guérie, et il n'en resta pas même de cicatrice.

Le sultan, ravi de joie en apprenant ce prodige, voulut revoir l'homme qu'il croyait meurtrier du prince Béhadir.

— Puissant prince, lui dit le marchand prosterné la face contre terre au pied du trône, vous êtes trop juste pour faire mourir un innocent. Je ne suis pas coupable de la mort de votre fils. L'ancien ministre Fadhel, qui s'est porté mon accusateur, m'a rendu victime d'une atroce

perfidie, dans l'espoir de recouvrer, après ma mort, votre faveur et son pouvoir.

Puis il raconta au sultan émerveillé toutes ses aventures, depuis celle de la forêt jusqu'à l'herbe miraculeuse apportée par le serpent.

Le sultan était un homme juste et craignant Dieu dont il tenait la place au milieu de son peuple. Il fit venir Fadhel. Celui-ci se hâta d'accourir, persuadé que le prince allait le rétablir dans toutes ses dignités, et chemin faisant il songeait au moyen de se venger de ses ennemis. Mais en voyant au pied du trône le prisonnier qu'il croyait mourant dans les cachots, il se troubla et pâlit.

— Fadhel, lui dit le sultan, est-il vrai que cet homme t'a délivré d'une fosse où tu étais tombé parmi des bêtes féroces?

Fadhel n'osa nier. Le sultan continua :

— As-tu payé son bienfait de quelque marque de reconnaissance?

Fadhel baissa les yeux vers la terre. Le traître sentait venir l'heure du châtement. Le sultan l'interrogea de nouveau :

— L'as-tu accueilli dans ta maison comme un hôte et un ami, et as-tu partagé le pain avec lui?

L'ancien joaillier gardait le silence.

— Tu ne me réponds rien, s'écria le sultan indigné; mais je sais tout; n'espère plus m'abuser. Tu avais corrompu le caractère et les inclinations de mon fils. Ma bonté miséricordieuse t'a épargné, parce que je n'ai pas

voulu punir de mort un infidèle ministre, de la violation d'un dépôt que je n'aurais pas dû lui confier avant de l'avoir éprouvé. Mais aujourd'hui, je serai juge impitoyable, car tu as accusé ton hôte, ton libérateur d'un crime odieux, dans le but de profiter de ta calomnie ! Justice sera faite. Visir, continua-t-il en se tournant vers son ministre, ordonne qu'on fasse subir tout à l'heure à ce scélérat le même traitement auquel il avait fait condamner sa victime innocente. Ensuite tu feras donner à cet étranger de riches présents, puis tu le conduiras toi-même dans toutes les rues d'Alep, monté sur mon propre cheval, et tu crieras au peuple : — C'est ainsi que le magnanime sultan honore l'innocence injustement accusée.

Ainsi parla le bon prince. Le visir s'empessa d'accomplir sa volonté.

Fadhel périt misérablement dans sa prison ; et le marchand retourna dans son pays, comblé de richesses, et instruit par son expérience, qu'il ne faut donner sa confiance qu'à des hommes bien connus et d'une vertu bien éprouvée.



En achevant cette histoire, le grand visir Giafar croisa ses mains sur sa poitrine, et s'inclina profondément devant le calife. Haroun-al-Raschid avait écouté sans l'interrompre le récit du sage vieillard ; seulement, à plusieurs reprises, son regard avait brillé comme un éclair ; il se retira, pour méditer, dans les appartements les plus reculés de son palais. Ce jour-là, tous les placets qu'il avait reçus, au sortir de la mosquée, restèrent sans réponse, et les solliciteurs, secrètement avertis, n'osèrent les renouveler.